



Chacun son tour

La sincérité d'André Gide

André Gide, partant pour l'Afrique, vend une partie de sa bibliothèque. De précieuses éditions originales de ses livres; d'autres, qu'il ne conservait que par liste; d'autres enfin, qui lui sont « demeurés chers entre tous aussi longtemps, car ils n'éveillaient en lui que des souvenirs d'amitié. »

Prenons prétexte de cette vente et point d'arrêt sur elle pour évoquer, grossièrement, la qualité singulière d'un esprit que tant de critiques passionnées et contraires ont su rendre à peu près impénétrable.

Il ne saurait être question, ici, de se montrer complet, ni surtout nuancé. Mettons que je m'amuse à surprendre sur un visage les effets d'une expression qui pourrait bien être essentielle, et la révélation de son penchant le plus secret.

Si Gide vend les livres de ceux qui furent ses amis, et désavoue publiquement leur amitié, on verra justement là une assez belle absence de respect humain et de sentiments convenus. Elle serait plus belle encore, et le détachement plus grand, si la satisfaction du surprendre et de déplaire n'apparaissait dans son propos. Gide ne méprise pas tant l'opinion du monde qu'il ne lui soit encore agréable de la contrarier. Soyez certains pourtant que cet agacement est supplémentaire; ce n'est pas lui qui dicte ses actes, mais la sincérité la plus capotée en même temps que la plus in-

Ce qui fait douter parfois de cette sincérité — au point que certains la confondent avec l'hypocrisie — c'est que l'esprit qui s'y abandonne, ou s'y entraîne, est complexe et partagé, et montre, naturellement, qu'il ne possède pas de soi une connaissance parfaite. On croit assez volontiers que qui dit sincère dit simple, et encore on confond sincérité et vérité, et même vérité totale : une âme sincère est sans secrets, bien connue, claire, toute logique et simplette, l'image de la plus touchante vertu.

Comme la plupart des opinions qui connaissent une grande faveur (parce qu'elles sont satisfaisantes, faciles à comprendre et pleinement explicatives), celle-ci est à peu près le contraire de la vérité. Une âme, un esprit riches, curieux et inquiets ne sont pas simples. Et ils le paraissent d'autant moins qu'ils veulent prendre d'eux et nous rendre sensibles une vue complète, absolument franche et complexe, riche de tous les mouvements, chargée de toutes les nuances que peut recueillir d'une vie en pleine animation une intelligence sensible, réfléchie, fine, lucide et sans faiblesse, servie, pour sa traduction, par l'art le plus savant à transposer clairement l'insaisissable, vu.

Un homme qui se contredit, qui peralt à la fois céder et résister aux sollicitations véhémentes d'au moins deux natures opposées, qui finit enveloppé sa pensée de toutes les réserves que proposent une intelligence avortée et une âme partagée, et tantôt affiche un cynisme choquant; ne voltait-il pas, pour les esprits simples, une belle figure d'hypocrisie? On le voit jouant tour à tour, selon les besoins de la mise en scène, le rôle d'ange ou de diable, et plus diabotique encore quand il débrite sous des dehors angéliques les plus perdus dessein et multiplie par là les ressources d'une solution malicieuse.

Il est facile et dangereux de se faire une opinion simple et décisive, et de la fonder sur des textes. Il suffit d'y apporter, non point même de la malhonnêteté, mais autant de prévention que d'assurance, et beaucoup de simplicité. Nous vivons sur le vieux préjugé classique, qui voit l'homme tout d'une pièce, admirablement logique, et centré autour d'une qualité dominante. L'inconscience, ou la diversité, et font craquer les catégories, et couvrent de rameaux feuillus, jusqu'à le rendre inhabitable, le tronc rigide et dur de la personnalité humaine, paraissent illogiques, coupables, le signe même du péché.

Or, il n'y a pas de caractère incenséquent; il y a des observations qui manquent de pénétration et ne peuvent vivre qu'en pleine lumière. On conçoit qu'ils accusent de duplicité celui qui les égare à force de franchise. Gide, qui ne dissimule rien, est trop complexe et contradictoire. Ils ne le comprennent plus; ils ne peuvent croire que ce soit la une réalité nue. Et, comme il faut qu'ils comprennent, ils concluent, grâce à leur logique, qu'il ne se multiplie ainsi que pour les égayer. Et il

est bien vrai que, si l'hypocrisie consiste à tromper les autres et à leur refuser les moyens de vous connaître, la sincérité n'a pour elle aussi la meilleure défense. En se livrant tout entier, on ne livre pas son secret; chacun de nous étant semblable à quelque document chiffré, illisible à qui ne possède pas la grille.

On pourrait ici se demander si la sincérité de Gide, dont nous voyons qu'elle est habile, n'est pas simplement une forme supérieure de l'hypocrisie. Il faudrait pour cela que le goût de tromper fût supérieur au désir de connaître. Quel bel exemple d'acte gratuit! Mais la réalité est autre.

Qui se résout à la pleine sincérité doit perdre, pour l'oser, le sens de la responsabilité. Agir sincèrement, il n'y fait point songer; un être d'instinct, ou d'inconscience, ne peut vivre dans une société sagement fondée sur le mensonge et la contrainte. Pesent la sincérité envers soi-même, et la sincère expression de soi. Et encore la curiosité de connaître chez les autres, sous le mensonge des apparences, l'honneur sincère qui se dissimule, au point que, presque toujours, il s'ignore soi-même.

Ces trois thèmes se croisent constamment dans l'œuvre de Gide, et, proprement, sont des sources d'inquiétude d'actes, de repentirs. Ne négligeons pas de chercher chez un écrivain, et dans son œuvre, peut-être plus que dans sa vie (à condition de savoir lire) l'expression vraie de son caractère, en même temps que toutes ses ressources inemployées, tous ses désirs impossibles, et la réalisation poétique des vœux, des personnages, des dans dont il confie en lui les possibilités, que les conditions de son existence et son caractère même bissent inutilisés. Car il ne faut pas confondre le tempérament, le caractère, et qui voudrait écrire la vie intérieure de Corneille y enloraît plus véritablement Rodrigue, le vicil Horace, Auguste et Polyxène, que le tragédie de Rostand.

Chez les personnages de Gide, se retrouvent à la fois le goût de l'acte gratuit (par exemple Lafcadio), et l'initiation de se trouver en face des hommes, devant le mur des altitudes et des conventions sociales, qui empêche non seulement de découvrir l'homme sincère, mais encore celui-ci de se manifester. De là à tâcher d'agir sur lui pour le forcer à sortir, et non point d'influencer ses actes (en plus l'expérience serait manquée) mais de les déterminer...

Et, revenant à Gide, on peut concevoir que cet empêchement d'agir gratuitement, cette initiation devant des âmes closes, cette impossibilité morale de libérer l'homme sincère son voisin par pure curiosité, aient déterminé sa vocation d'écrivain, et partant, malgré son génie, l'exemple de refoulement.

Hypothèse d'autant plus vraisemblable que la sincérité envers soi-même, c'est-à-dire la pénétration du regard intérieur, ne procure pas tant la connaissance que le sentiment d'une variété infinie, et presque inconnaissable, et la quasi-certitude que la co-existence en soi d'un spectateur et d'un acteur fausse les données de l'expérience. D'où naît l'impression que chez Gide, et pour lui non l'homme en soi, mais Gide en particulier, et quelques autres avec lui, le personnage est, plutôt qu'une réalité, un lieu de rencontres, et un laboratoire de métamorphoses. Personne admirablement adaptée à l'invention, en plutôt à la récomposition, à l'interprétation, à la transposition romanesques, mais aussi peu réelles que possibles.

On voit la conséquence de la sincérité : cette décentralisation entraîne la carence du sens de la propriété (dont nous savons Gide fort dépourvu) — l'attachement aux objets — et, par conséquent, aussi de l'amour — le plus grand ennemi de la sincérité. Enfin de la responsabilité.

Ici se heurte l'Évangile. D'une part, il objecte la loi morale. De l'autre, il impose le détachement, le détachement, et, par-dessus tout le renoncement à soi-même : « Si le grain ne meurt... » Et ici commence l'inquiétude profonde et le débat dramatique. J'y reviendrai quel que autre jour, bien assez ennuyé déjà d'avoir affreusement mutilé mon sujet.

Louis Martin-Chauffier.

Le Canard Enchaîné prétend qu'il va mettre en vente des volumes et lettres intimes de M. André Gide. Extrait du catalogue :

N° 18. — Lettre André Gide, au Dr Whip, 17 juin 1889 : ne pourriez-vous pas, vraiment, me prêter cent sous. Je vous les rendrai avant août, foi d'animal. »

N° 31. — Exemplaire de *Paludes*, tirage limité à 200 exemplaires, portant n° 897.

N° 31. — A M. X..., 19 août : « J'ai été hier dîner au Duval avec une petite couturière. C'est elle qui a payé, bien entendu... »

N° 53. — Lettre à Mlle Loulou D... : Ma petite cocotte en sucre. Pour l'acheter un chapeau j'ai bien vendu deux volumes que Pierre Louys m'avait prêtés, mais réflexion faite je me suis offert un pantalon. (14 septembre 1901).

Le Canard est féroce. Mais, à tout prendre, il a raison. Et le « Geste » de M. André Gide, pour couronné d'argent qu'il soit finalement, mérite certainement cette ironie impitoyable.